



**COMMENT  
S'ORIENTER  
DANS LA CLINIQUE**

SESSION 2019-2020 :

**LES IMPASSES  
DE LA JOUISSANCE**

Marc Duchamp et "La mariée mise à nu par ses célibataires, même" (1923)

**LA SECTION CLINIQUE  
DE NANTES**

www.sectioncliniquenantes.fr - bporcheret@wanadoo.fr - 06 61 34 83 09  
1 square Jean-Henri 44000 Nantes

UFORCA - Pour l'Université Populaire Jacques-Lacan  
Sous les auspices du Département de Psychanalyse, Université Paris VIII



**La Section Clinique de Nantes**

**Comment s'orienter dans la clinique.**

**La session 2019-2020 : Les impasses de la jouissance**

## Les séminaires de textes

Avril 2020 : Lecture des chapitres 19, 20 et 21 du Séminaire XVI, *D'un Autre à l'autre*. Cette séance de la session n'ayant pu avoir lieu du fait du confinement décidé par le gouvernement en réponse à la pandémie covid-19, nous éditons ici le texte que Sophie Trubuilt avait préparé, nous la remercions ici.

### Trajectoire : d'un Autre à l'autre, par Sophie Trubuilt

#### I – Savoir pouvoir

Jacques-Alain Miller a donné pour titre à ce chapitre 19 « Savoir pouvoir ». Le premier des exergues que Jacques-Alain Miller a choisis pour ce chapitre nous donne la direction de ce titre qui est à entendre du côté de la disjonction du savoir et du pouvoir, et le dernier est « La phobie, plaque tournante ».

Lacan introduit son allocution en précisant que l'angoisse n'est pas sans objet. En effet, ce n'est pas le manque d'objet qui produit l'angoisse mais le manque du manque de l'objet. Cette angoisse, en cette période de confinement, peut d'ailleurs se vivre dans le sens ou le/la partenaire ne manque pas : le/la partenaire est là. Les « Tu rentres à quelle heure ? », « Dans combien de temps ? », « Je veux que tu viennes maintenant » ne sont plus d'actualité. Le manque est à articuler avec le désir qui est le désir de l'Autre et qui amène chacun à parler, à donner son manque-à-être à son/sa partenaire.

### *L'ordre symbolique, là où ça se compte*

Lacan explique que le manque suppose un ordre symbolique qui est un rangement. Par la suite, Lacan propose de définir le réel par l'annulation du symbolique là où rien ne manque – le manque en effet est structurellement lié au symbolique. Il prend l'exemple d'un animal qui meurt à cause d'un dérèglement organique. Celui-ci ne manque de rien, c'est le réel. L'organisme survit néanmoins en concevant que tel élément de l'extérieur est nécessaire à sa conservation, ce dehors, ce mirage devenant un double de cet être vivant. Il introduit ainsi l'imaginaire. Aussi défaillant que puisse être cet imaginaire, il ne s'agit pas de manque. Sans le manque, la fin est la même, l'organisme se réduit en emportant son mirage. Le manque apparaît à condition qu'il y ait du compté, soit là où nous nous apercevons qu'il n'y a pas le compte, précise Lacan. Cet ordre symbolique, ce compté conduit à des effets du côté de l'imaginaire.

### *L'harmonie impossible et l'irréductible objet petit a*

La science antique croit à l'idée que l'Autre et ses arrangements peuvent introduire dans le réel une harmonie et réduire l'intervalle dysharmonie/harmonie là où il n'y a pas le compte. Cet abord permet de conjindre pouvoir et savoir. « Celui qui sait compter peut répartir, il distribue, et, par définition, celui qui distribue est juste. Tous les empires sont justes. » Or Lacan avance qu'il ne s'agit pas d'intervalle réductible mais de manque, ce en quoi il pose le pouvoir et le savoir comme disjoints. La question posée est de savoir ce qui se joue aux confins de l'imaginaire et du symbolique.

Pour ce faire, il revient sur le réel à partir d'un documentaire de Louis Malle sur Calcutta. On y voit une très grande quantité de gens qui meurent de faim. Et ça, dit Lacan, c'est le réel : « Là où les gens meurent de faim, ils meurent de faim, rien ne manque. » Les gens viennent s'agglomérer à Calcutta parce qu'ils répondent aux nécessités d'un Empire, sans lequel il n'y aurait même pas Calcutta. Or on ne peut parler de manque que si l'on suppose un ordre — ici, l'Empire.

Ce qui surgit ici est le manque dans l'Empire, le  $\bar{A}$ , la barre ineffaçable sur le A.

De plus, c'est l'ordre symbolique qui permet de compter au moins 1 à partir d'un Un – ici le Un de l'Empire. Mais il faut un 0, le nombre qui écrit qu'il manque quelque chose, pour qu'il y ait le nombre 1. Compter a ainsi des effets du côté de l'imaginaire, car il pousse à diminuer l'intervalle entre harmonie – l'Unité de l'Empire – et dysharmonie – le manque dans l'Empire. Mais persiste un irréductible, le petit  $a$ . Le  $a$  qui troue, qui barre le A, ne faisant qu'un mirage du rêve de l'unité, du rêve de l'harmonie.

### *L'enforme de petit a troue le A*

Lacan avait démontré dans « Le stade du miroir »<sup>1</sup> que l'enfant acquiert une représentation unifiée de son corps à partir de l'image de celle-ci. Sa perception étant auparavant morcelée, il vient s'arrimer à cette image. L'enfant, nommé par la parole de l'Autre, investit l'image du corps dans le miroir comme la sienne. L'intervention de A en place de tiers sur cet axe  $a-a'$

---

<sup>1</sup> J. Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je » (1949), *Écrits*, Seuil, 1966.

permet d'unir l'imaginaire avec le symbolique. Sur l'axe  $a-a'$ , l'image procure à l'enfant une illusion d'unité et de maîtrise sur le corps. Or, cette image est trompeuse car elle fait fi du corps morcelé, du corps pulsionnel. L'intervention de l'Autre en place de tiers permet une identification signifiante, l'enfant peut se décoller de la capture imaginaire et se voir aimable dans le discours de l'Autre.

Dans le *Séminaire XVI*, Lacan revient sur le rapport entre l'image spéculaire,  $i(a)$ , et l'objet  $a$  qu'elle vient voiler, ce qui s'écrit  $i(a)/a$ . Mais l'effet de  $a$  dans l'imaginaire ouvre une béance dans le champ de l'Autre : quelque chose ne s'attrape pas. Cet enforme de  $a$  troue le A.

Dans la perversion, le sujet tente de combler le A, de redonner à l'Autre sa jouissance. Ce que Lacan définit par la relation anaclitique. Dans la relation narcissique par contre, le sujet tente de parvenir à une maîtrise de son corps par le biais du symbolique, ce qui lui intime l'interdit de la jouissance.

### *La métaphore signifiante*

À partir des phobies, repérons ce qui se joue entre l'imaginaire et le symbolique. Lacan prend le cas rapporté par Hélène Deutsch d'une phobie des poules chez un enfant. Avant l'apparition du symptôme, le sujet partageait la cueillette des œufs avec sa mère. Elle procédait à une palpation du cloaque des poules. Lorsque le sujet prenait son bain, il demandait à sa mère de pratiquer la même chose à son endroit. Le sujet était pris dans la relation imaginaire, il s'identifiait à la poule, il était le phallus de sa mère, phallus qui recélait l'œuf, objet de son désir. Le déclenchement de la phobie se produit lorsqu'un tiers, un frère aîné plus fort que lui, intervient en l'attrapant par derrière et en lui disant : « moi, je suis le coq, et toi, tu es la poule ». Le sujet se défend et répond « non, je ne serai pas la poule ». L'harmonie imaginaire de  $i(a)$ , du moi idéal, est fracturée et laisse apparaître  $a$ . Pour le sujet qui se prêtait à être la poule d'exception de sa mère, la bascule s'effectue quand le frère, avec le signifiant « coq », signifiant du pouvoir, destitue « poule » du statut d'objet désiré. « Poule » devient le signifiant de la soumission au coq, c'est-à-dire du manque du phallus. La question devient non plus être l'objet désiré, mais avoir ou ne pas avoir le phallus – et la poule ne l'a pas.

Avec « avoir ou pas » le phallus symbolique s'introduit la différence des sexes, la position masculine ou féminine. Le passage à l'ordre symbolique fait émerger un réel, l'objet  $a$  qui déshabillé de l'image  $i$  fait effraction dans l'imaginaire harmonie de  $i(a)$ . L'entrée en jeu du frère vient marquer l'impossible de l'expérience de jouissance avec la mère, et le signifiant « poule » désormais lui fait peur : la phobie a pour fonction « de substituer à l'objet de l'angoisse un signifiant qui fait peur ».<sup>2</sup> Face à l'objet de l'angoisse, le danger signalé par le signifiant est rassurant.

---

<sup>2</sup> J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, op. cit., p. 307.

## II – Savoir jouissance

### *La distinction entre le Je et le sujet*

Afin d'aborder ce chapitre, il semble bienvenu de repérer une référence présente tout au long du séminaire, celle du pot.

Le pot est « l'image sensible d'une notion, il est en quelque sorte [la] signification (...) c'est le contenu qui est la signification. (...) le pot est troué (...), [il] est fait pour produire [le] trou. »<sup>3</sup>

Le pot introduit à l'opposition de la forme et du contenu. Et cette image pose le langage comme un contenu :

« Si l'opération du potier est la meilleure image de la création humaine, c'est que les propriétés de l'ustensile qu'elle produit nous donnent très précisément l'image que le langage – langage dont il est fait, car où il n'y a pas de langage, il n'y a pas non plus d'ouvrier – est un contenu. »<sup>4</sup>

Aussi ce pot donne la signification à ce qui est là au titre d'une valeur d'usage ou d'échange. Valeur prise à partir du trou qui explique son origine de langage. Le pot, de fabrication humaine, est support d'un signifiant. Si le pot est une condition préalable au signifiant, le sujet de son côté n'est pas le support du signifiant, il en est supposé.<sup>5</sup> Il nous appartient de repérer le pourquoi de cette référence. Le pot est constitué d'un trou, et le sujet ne peut être attrapé par cette référence. L'image du pot est en défaut au regard du trou, tout comme l'image du corps au regard de ses orifices : « L'image anthropomorphe masque la fonction des orifices. »<sup>6</sup> Est introduit la distinction du *Je* et du sujet, ce dernier s'exile de la jouissance, le pot s'apparentant davantage au *Je*.<sup>7</sup>

### *Le A, le corps*

Lacan reprend sa définition du sujet, « *Le signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant* ». Il pose le A comme lieu. A, c'est le corps, où s'inscrivent les  $S_2$  : c'est-à-dire que c'est un lieu d'inscription.

L'objet petit *a*, qui fait trou dans l'Autre, est « enforme » de l'Autre, nous dit Lacan. La structure topologique de l'Autre, à partir de cet enforme, à partir de ce trou, ne peut donc s'identifier ni au Un, ni au tout. Or Lacan précise qu'un signifiant ne peut se définir par lui-même : si l'Autre est nommé par un signifiant premier ( $S_1$ ) il doit donc être autre à lui-même. La nomination de l'Autre introduit le signifiant dans le lieu d'inscription qu'est le corps, tout en l'en séparant.

Le A est extérieur à  $S_2$ , qui trouve sa forme dans l'enforme de A, l'objet *a*. Ce *a* est en-deçà du sujet, effet de l'articulation signifiante  $S_1 \rightarrow S_2$ . Le *a* est étranger au sujet mais il lui en est pour autant nécessaire. Qu'est-ce qui différencie un sujet d'un autre ? C'est la trace,

---

<sup>3</sup> J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, p. 15.

<sup>4</sup> *Op. cit.*, p. 89.

<sup>5</sup> Cf. p. 90.

<sup>6</sup> Cf. p. 94.

<sup>7</sup> Cf. p. 100.

l'empreinte de la main ou du pied qui se suffit à elle-même et qui est distincte du signifiant. Or, considérons que cette trace a comme support l'enforme de A où elle s'efface. Le sujet est une conséquence de cet effacement de la trace tout en y étant l'initiateur. Le  $a$  fonctionne au niveau du sujet. À partir de cet effacement, à la place de la trace des signifiants viennent se loger, apparaissent. Quel est dans ce cas le rapport du signifiant et de l'enforme ? Le sujet y transforme cet effacement de la trace par des objets  $a$  dont la substance varie. Ces objets  $a$  incluent l'Autre, à la place de l'enforme de l'Autre, par le biais de la demande. Ce qui est demandé, c'est la place de A en tant qu'Autre à lui-même et troué par le  $a$ , où circulent, s'appareillent les objet  $a$ . Le sujet tient de l'enforme de A mais cela ne le définit pas. Ce rapport vient ouvrir sur le statut du sujet en tant qu'il s'additionne, s'initie, tient ( ?) du  $a$ , du trou.

### *L'irréductible petit a*

Si le sujet s'identifie au  $a$ , il est barré en tant que le  $a$  est trou, faille dans A, faille dans le savoir. Aussi, la conséquence qu'un être vivant soit pris dans le langage, au niveau imaginaire, est que ces images sont signifiantes. Or le symbolique a des effets négativants sur l'imaginaire, en tant que tout ne s'attrape pas par le signifiant, il y a l'irréductible  $a$ . Ce qui peut se constater dans le non rapport signifiant du mâle et de la femelle. Dans ce non-rapport, le phallus occupe une fonction de tiers, il est en dehors du sujet. Il est le signifiant qui manque au sujet et qui lui donnerait la clé pour faire un avec le partenaire.

Or, à la place de ce signifiant, il y a l'objet  $a$ , le trou. Le phallus vient désigner la jouissance sexuelle qui est hors système, absolue : réelle. Cette jouissance est forclore, ce réel qui ne peut être attrapé par le signifiant n'est ni symbolisé, ni symbolisable. De cet enforme de A, de cette faille dans le savoir, de ce  $a$ , s'origine le désir de savoir. À la place de ce trou dans le savoir, là où la jouissance est forclore, le névrosé met des mythes, et notamment le mythe du père qui jouit de toutes les femmes, celui de Totem et Tabou. Le phallus hors du sujet vient pour autant borner le rapport de la jouissance et de l'Autre, aux confins du réel et du symbolique il permet l'accès à la jouissance sexuelle.

### *Conjonction du savoir et de la jouissance*

Au moment où il y a intrusion de la jouissance auto-érotique chez l'enfant, où il y a positivation de la jouissance, celle-ci étant étrangère et énigmatique se déclenche une positivation du désir de savoir. Face à cette jouissance où l'enfant fait face à un trou dans le savoir, au  $a$ , à un non symbolisable, s'enclenche un désir de savoir articulé au désir de l'Autre. Dans le cas du petit Hans, celui-ci fait face au désir énigmatique de sa mère, à la castration imaginaire de celle-ci et à la carence paternelle en tant que le père ne vient pas barrer l'accès à celle-ci, ni n'oriente son désir. Pour faire face à l'angoisse que provoquent ses premières érections, au réel de la jouissance pénienne, et à la carence du signifiant paternel, Hans se construit une métaphore paternelle à l'aide du signifiant phobique, érigé en agent de la castration. Le signifiant phobique vient donner un sens à l'énigme du désir maternel et lui permet de se décaler du caprice maternel. De cette opération, le manque-à-jouir révélé – qui serait peut-être l'envers de l'objet  $a$  – se conjoint au champ de l'Autre où recèle le domaine de l'interdit. À partir de ce trou, de ce  $a$ , le phallus est produit au niveau symbolique, ce qui lui donne la caractéristique d'être détachable et de ce fait en circulation. De ce signifiant manquant, apparaît le désir de savoir articulé au désir de l'Autre.

### III – Apories réponses

*L'aporie* est une figure de rhétorique, elle serait selon le *Littré* une absence d'issue.

*Face aux impasses, le choix de la névrose*

En analyse se révèle que le savoir se structure autour de l'exclusion de la jouissance. Néanmoins, ce qui est exclu du symbolique fait retour dans le réel du symptôme. Lacan propose ainsi de démasquer la relation à la jouissance intriquée dans le symptôme. Il pose que l'Autre est le lieu où ça se sait, et que le sujet s'articule au discours de l'Autre en tant qu'il détient un savoir.

L'Autre comme lieu où ça se sait fait tout de même face à des impasses. Lacan illustre cette idée en prenant l'exemple d'une suite de nombres se dépliant à l'infini, le plus grand des plus grands nombres ne peut être écrit, il n'est ni lisible, ni inscriptible, il est exclu de cette suite et s'apparente à un symbole. La suite numérique tient de cette impossibilité de l'écrire : de ce réel. Et elle ne serait pas suite numérique sans ce point à l'horizon qui l'ordonne et lui donne sens. En analyse, quel serait ce point à l'infini qui ordonne la chaîne signifiante ? Ce point à l'infini tient de la rencontre avec la jouissance sexuelle. Jouissance qui n'est pas externe au savoir en tant qu'elle s'y conjoint par l'interface des positivations de la jouissance et du désir de savoir. Le signifiant qui manque pour dire cette jouissance, exclu du système des signifiants, est tout de même noté, c'est le signifiant phallique. C'est à partir de ce signifiant que va apparaître une mouvance dialectique qui viendra ordonner le champ du désir, soit l'énigme du désir de l'Autre, avec à l'horizon l'interdit de la jouissance. Lacan propose de repérer dans les biographies infantiles du névrosé le rapport du sujet avec la place que certains termes (père, mère, naissance frère/sœur) ont occupé et qui viennent dire quelque chose sur la manière dont le savoir, la jouissance et l'objet  $a$  se sont articulés. Repérer la présentation du désir chez le père, chez la mère, soit les modes de présence où a été offert au sujet ces trois éléments : le savoir, la jouissance, l'objet  $a$ . À partir de ces modes de présence apparaît le choix de la névrose.

*Le point à l'infini*

Le choix de la névrose s'établit à partir d'une position, d'un type de névrose face aux impasses qui se présentent et qui découlent de la loi de l'Autre. Le névrosé interroge le rapport entre savoir et jouissance. La position de l'obsessionnel ou celle de l'hystérique sont des solutions au regard de ce point à l'infini, ce point limite. L'impossibilité est traduite par le sujet en termes d'insuffisance.

Du côté de la position masculine, illustrée dans la névrose obsessionnelle, le sujet a à s'identifier à la position de la jouissance virile, du Père symbolique, soit être le maître – or l'obsessionnel refuse de se prendre pour un maître. Ce qu'il sait, c'est ce qui lui reste de la rencontre première avec la jouissance, soit l'interdit, l'objet  $a$ , le trou formé dans l'Autre. Il traite avec l'Autre et renouvelle toujours le paiement de sa dette afin d'accéder à la jouissance qui serait autorisée.

À l'opposé, dans la position féminine, illustrée dans la névrose hystérique, ce sujet vise le point à l'infini de la jouissance. En pointant la castration du Nom-Du-Père symbolique, elle se pose comme voulant être son maître, et lui révéler l'insuffisance de sa jouissance. Mais la jouissance absolue est inatteignable, et elle refuse toutes les autres jouissances car

insuffisantes. Ceci peut s'écrire  $1 - a$ , le sujet se pose en  $a$  pour aller vers  $1$ , où  $1$  est le point à l'infini de la jouissance absolue (le maître absolu), le point limite.

Ces trois chapitres mettent au travail les articulations entre les trois registres Réel, Symbolique et Imaginaire. Le pot est peut-être une référence à ne pas oublier pour appréhender l'étude du nœud borroméen, avec l'idée de l'existence, du trou et de la consistance.

Sophie Trubuit